

Era-Blue Band

magazine

*Revue bi mensuelle
illustrée*



*Geïllustreerd
half-maandelyksch
tijdschrift*

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

ORIGINE — SIGNIFICATION

Le jour des Rameaux ne donne plus lieu, dans nos pays, à un cérémonial inusité : ce dimanche d'avant Pâques, les rameaux de buis sont simplement bénis à la messe et vendus sous le porche de l'église, sur le parvis ou dans les rues avoisinantes; on prête à ces branches quelque pouvoir, celui entre autres de nous protéger contre la foudre et l'orage; le rameau est conservé précieusement et servira, le cas échéant, à asperger d'eau bénite un mourant prêt à quitter cette vallée de larmes.

La coutume de faire bénir les rameaux à l'église est fort ancienne, chez les chrétiens. Pendant des siècles, il fut d'usage, chez les schismatiques grecs aussi bien que chez les catholiques, de tapisser l'église de rameaux bénis le dimanche qui précède Pâques; cortèges et processions faisaient alors le tour de la ville.

On signale, dès le 14^e siècle, que cette coutume était en honneur chez les Grecs; l'Eglise Latine ne l'adopta que cinq cents ans plus tard.

C'est dès cette époque, que les processions « des Rameaux » ou « de l'âne » connurent le plus de splendeur, comme aussi le plus de pittoresque, particulièrement en Flandre et Artois : y figurait une statue du Sauveur, montée sur un âne de bois et qu'entouraient des fidèles porteurs de cierges et de rameaux de buis bénis.

Jusqu'au seuil du 19^e siècle, ces cortèges furent organisés dans certaines de nos villes : l'image du Sauveur était drapée dans un manteau de prix; le bidet, monté sur roulettes, était tiré par des hommes de qualité, appartenant aux familles les plus aristocratiques de l'endroit. On raconte qu'une pareille image fut trouvée, en 1213, par les Hutois dans l'église de Léau, après qu'ils s'étaient emparés de la petite cité brabançonne; les vainqueurs s'emparèrent de ce glorieux trophée qu'ils installèrent dans le chœur de leur église du Saint-Sépulchre; et c'est ainsi que naquit le dicton

PALMZONDAG

OORSPRONG EN BETEKENIS

Zonder bijzonderen luister, gaat de Palmzondag heden ten dage in onze Westelijke landen voorbij; na mistijd worden op het kerkplein palmtakjes verkocht die, volgens oud volksgeloof, tegen storm en onweder een heilzamen invloed hebben; het takje wordt vaak een jaar lang of meer zorgvuldig bewaard, en dient o. m. om stervenden met wijwater te besproeien.

Dat dit gebruik zijn oorsprong en zijn naam ontleent aan religieuze praktijken uit lang gevloden tijden, laat zich licht veronderstellen. Men beweert inderdaad dat Palmzondag, de laatste Zondag vóór Paschen dien naam te danken heeft aan het gebruik, bij de Grieksche en Roomsche kerken in zwang, om alsdan palmtakken te wijden, er de kerk mede te versieren en optochten te houden ter nagedachtenis aan Jesus' intocht in Jerusalem.

Reeds in de IV^e eeuw was deze gewoonte in zwang in de Grieksche Kerk; de Latijnsche of Roomsche Kerk heeft dit feest slechts vijf honderd jaar later ingesteld.

Toen werden zoogenaamde palm- of ezelprocessiën gehouden : een houten ezel met een Christusbeeld werden rondgeleid, terwijl de geloovigen met gewijde palmtakken volgden.

Tot ongeveer 1800 waren deze optochten nog in gebruik in zekere onzer steden en dorpen. Het beeld van den Zaligmaker was met een kostelijken mantel omhangen; 't grauwte stond op rollen en werd door « sommige mannen, meest van de besten derzelver stad ofte dorp » voortgetrokken. Zulk beeld werd bij de verwoesting van Zoutleeuw, in 1213, in zekere kerk gevonden door de inwoners van Hoei, die het vol vreugde meevoerden en godvruchtig in hun kerk van het H. Graf plaatsten; vandaar de spreuk dat « de God der Brabanders in de sterkte van Hoei was gekomen. »

Meestal moest het beeld van Christus op Palmzondag door mannen



« le Dieu des Brabançons s'en est venu dans la citadelle des Hutois ! »

Ceux qui avaient l'honneur de s'atteler au bourriquet, un jour des Rameaux, étaient choisis parmi les habitants qui, l'année même, s'étaient rendu en pèlerinage; à défaut, ils devaient promettre de s'y rendre le plus prochainement.

De ces coutumes, il semble être resté quelques traces. On nous a signalé en effet qu'à Hoegaarde, le dimanche précédant Pâques, la statue du Sauveur paraît dans la procession, entourée de figurants nu-pieds, représentant les apôtres.

Ainsi donc, à travers les siècles, d'anciennes survivances du folklore local et national se conservent parfois : on peut regretter pourtant que ceux-là même qui, le plus jalousement, restent attachés aux pratiques anciennes, semblent ignorer la signification première de ces fort originales coutumes.

MARCO.

getrokken worden die nog datzelfde jaar ter bedevaart waren gegaan naar het H. Land; zoo lezen wij : « Anno 1486. Nogh in 't selve jaer op den Palmen Sondag, wert eerst begonst, tot Antwerpen, dat anders gheen en mochte trecken Onsen Heere op den esel sittende, dan die ten heiligen landen geweest hadden. »

Op zekere plaatsen hier te lande, schijnt van laatstgemelde conditie iets overgebleven te zijn : immers, te Hoegaarden wordt op Palmzondag het beeld van den Heiland door blootsvoets loopende apostelen vergezeld.

Zoo ziet men hoe, door de eeuwen heen, oude praktijken in zekere mate in eere werden gehouden. Jammer, dat in de meeste gevallen, zelfs zij die zich 't meest aan patriarchale zeden en gebruiken hechtten, met de oorspronkelijke beteekenis ervan volkomen onbekend bleven.

MARCO.



Era-Blue Band

Revue bi-mensuelle illustrée... Geïllustreerd half-maandelyksch tijdschrift

LE CITOYEN SCHNEIDER

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

« D'où vient que les souvenirs de notre enfance sont ineffaçables ? dit le vieux sculpteur Friederich, en allumant sa pipe d'un air mélancolique ; lorsqu'on se rappelle à peine les choses du mois dernier, d'où vient que celles de notre jeunesse restent devant nos yeux et qu'on croit encore y être ? Moi, je n'oublierai jamais la pauvre hutte de mon père, avec son toit de chaume, sa petite salle basse, l'escalier de bois au fond montant à la mansarde, l'alcôve aux rideaux de serge grise, et les deux petites fenêtres à mailles de plomb, donnant sur le défilé de la Schlucht, près de Munster. Je ne les oublierai jamais, ni les moindres choses de ce temps-là. Tout reste vivant dans mon cœur, surtout l'hiver de 1785.

« Durant cet hiver, le grand-père Yéri, son bonnet de laine trisée tiré sur les oreilles, dormait, du matin au soir, dans le vieux fauteuil au coin de l'âtre. Ma mère filait, mon père taillait dans le houx des têtes de cannes, pour les vendre au printemps ; les copeaux tombaient autour de lui et se roulaient en escargots. Parfois, il se reposait, battait le briquet et, serrant l'amadou sur sa pipe, il s'écriait : — Catherine... ça marche... ça marche ! — Puis, me voyant assis sur mon escabeau, tout attentif, car je n'aimais rien tant que de le voir travailler, il me souriait et reprenait l'ouvrage.

« Autour de notre hutte, la neige montait, montait chaque jour ; les vieux murs décrépits s'enfonçaient sous terre ; déjà nos petites fenêtres n'y voyaient plus que par les vitres d'en haut ; les autres, au-dessous, étaient d'un blanc mat et sombre.

« Cette année-là donc, au dernier jour de janvier, entre une et deux heures de l'après-midi, il s'éleva un grand vent. Quoique la maison fût abritée vers le Nord, à chaque coup elle tremblait ; au bout d'une heure, elle était tellement couverte de neige, que l'ouragan passait au-dessus. Nous avions éteint le feu, une lampe seule brillait sur la table. Ma mère priait ; je crois que mon père priait aussi. Le grand-père, lui, s'était éveillé et semblait épouvanté de ce vacarme.

« Au milieu de ce bruit terrible, il nous semblait parfois entendre des cris humains ; et nous, déjà si troublés pour nous-mêmes, nous frémissons encore en songeant au péril des autres. A chaque fois, la mère disait : « Il y a quelqu'un dehors ! » Et nous prêtions l'oreille, le cœur serré ; mais la grande voix de l'ouragan dominait tout.

« Cela dura deux heures ; puis il se fit un grand silence, et nous entendîmes encore une fois bêler notre chèvre.

« — Le vent est tombé, dit mon père ; et, s'approchant de la porte, il écouta, le doigt sur le loquet.

« Nous étions tous derrière lui lorsqu'il ouvrit.

« Comme nous regardions à travers cette lumière grise, nous aperçûmes, à deux ou trois cents pas au-dessous de nous, dans le sentier qui descend de la Schlucht, un traîneau arrêté et un cheval devant. On ne voyait que la tête du cheval et les pointes des montants du traîneau.

« — Voilà ce que nous entendions, s'écria le grand-père Yéri-Hans.

« — Oui, dit mon père en rentrant dans la hutte ; un malheur est arrivé.

« Il prit la pelle de bois derrière la porte et se mit à descendre la côte, ayant de la neige jusqu'aux genoux ; je courais derrière lui, malgré les cris de la mère ; le grand-père suivait.

« Plus nous descendions, plus la neige devenait profonde. Malgré cela, mon père, arrivant au haut du talus qui domine le sentier, se laissa glisser jusqu'au bas, en s'appuyant sur le manche de la pelle, et, dans cet endroit, je fis halte pour le regarder.

« Il saisit le cheval par la bride ; mais aussitôt, voyant à deux ou trois pas de là quelque chose dans la neige, il s'approcha, souleva péniblement un gros homme vêtu de noir, dont la tête retomba sur son épaule, et le posa sur le traîneau ; puis, à force de cris et de secousses, il tira l'animal de son trou. Ce fut une grande affaire pour l'amener à la maison. Mon père y parvint pourtant, en faisant le tour de toutes les roches et des racines d'arbres où s'était accumulée la neige.

« Le grand-père et moi nous suivions, bien tristes, regardant le malheureux étendu sur le traîneau. Il avait des bas de soie noire, une soutane et des souliers à boucle d'argent : c'était un prêtre.

« Et maintenant, qu'on se figure la désolation de ma mère, en voyant ce saint homme dans un si pitoyable état : Il me semble encore l'entendre crier, les mains jointes au-dessus de sa tête : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

« Dans cette désolation, on se dépêcha d'allumer du feu, de chauffer des couvertures ; et comme j'étais un embarras pour tout le monde, on m'envoya coucher dans la chambre du grand-père.

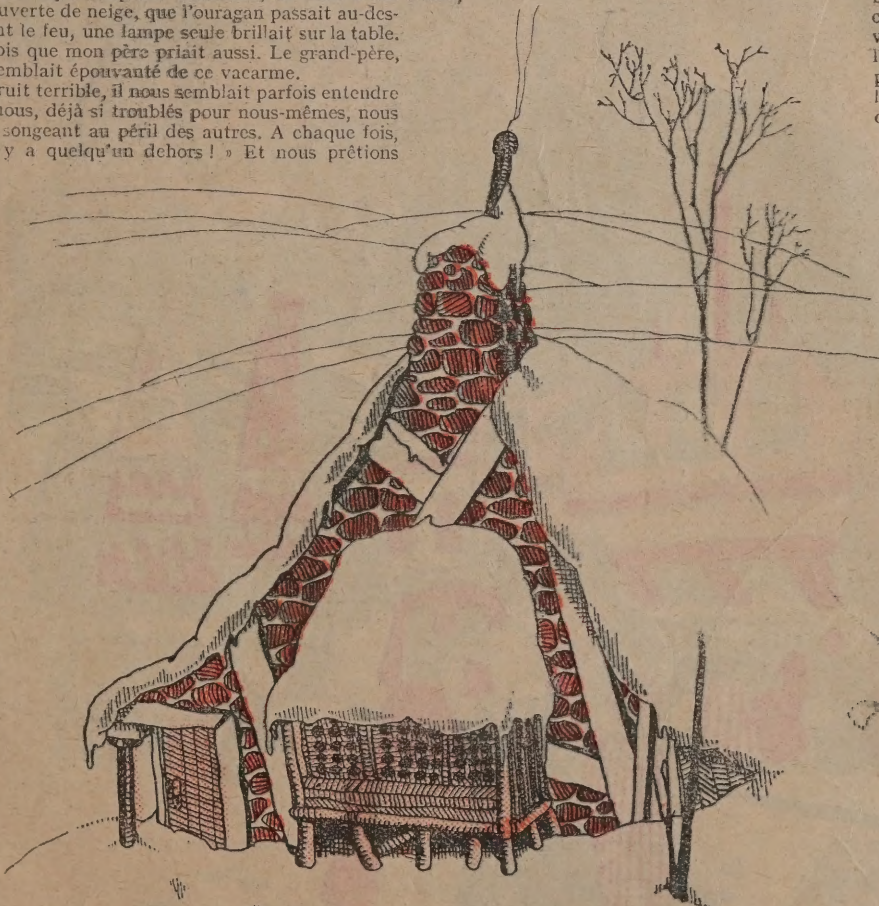
« Toute la nuit, j'entendis aller et venir au-dessous de moi ; la lumière brillait à travers les fentes du plancher ; ma mère se lamentait. Enfin, vers 1 heure, accablé de fatigue et l'estomac creux, je m'endormis si profondément, qu'il fallut m'éveiller le lendemain à 8 heures, sans quoi je dormirais peut-être encore.

« — Friederich ! Friederich ! criait le grand-père, en levant la trappe de sa tête chauve ; Friederich, arrive donc, la soupe est prête.

« A cette voix, je m'éveillai ; je regardai, il faisait grand jour, et la bonne odeur de la soupe et la farine remplissait la maison.

« Tous les événements de la veille se présentaient à mon esprit ; outre mon bon appétit, j'étais encore curieux de savoir ce qui s'était passé. Aussi, du haut de l'escalier, je me penchais déjà sur la rampe, pour regarder dans la chambre : la soupière fumait sur une belle nappe blanche ; le grand-père, assis en face, faisait le signe de la croix ; le père et la mère, debout, disaient le *Benedicite* dévotement ; et le gros homme, assis dans le fauteuil de cuir, au coin de l'âtre, ses jambes enveloppées d'une couverture de laine et ses mains potées croisées sur son ventre, qu se relevait en forme de cornemuse, ressemblait, avec sa face charnue et ses cheveux roux, à un bon chat qui dort sur la cendre chaude. C'était attendrissant de le voir.

« — Descends, Friederich, me dit ma mère, n'aie pas peur, monsieur le curé ne te fera pas de mal ! »



» Le gros homme tourna la tête et se mit à me sourire en disant :
 » — C'est votre petit garçon ?
 » — Oui, Monsieur le curé.
 » — Arrive donc, petit, fit-il.
 » Ma mère me prit la main et me conduisit près de ce bon prêtre, qui me regarda de ses gros yeux gris d'un air tendre; puis il me tapa sur la joue et demanda :
 » — Est-ce qu'il sait déjà ses prières ?
 » — Oh oui ! Monsieur le curé, c'est la première chose que nous lui avons apprise.

» — A la bonne heure ! à la bonne heure !
 » Ma mère m'avait ôté mon bonnet; et moi, les

maines jointes, les yeux à terre, je récitai l'*Ave Maria* et le *Pater Noster* d'un trait.

» — C'est bien, c'est bien, fit le gros homme en me pinçant l'oreille, hé ! hé ! tu seras un bon serviteur devant Dieu. Va, maintenant, déjeune, je suis content de toi ! »

Il parlait doucement, et toute la famille pensait :

» — Que brave homme ! quel bon cœur, quel malheur s'il était resté gelé dans la Schlucht ! »

» Mais une circonstance survint qui nous montra ce bonhomme sous un tout autre physionomie. Vous saurez que, la veille, mon père avait apporté dans notre chambre les effets de M. le curé : sa malle, son tricorne et un gros rouleau de papiers. Ces choses étaient posées sur notre bahut, à l'autre coin de l'âtre : la malle au-dessous, le tricorne au-dessus et le rouleau de papiers sur le tricorne.

» En passant, je touchai le rouleau de papiers, qui tomba sur le plancher et se déroula presque sur le feu.

» Alors cet homme paisible fit entendre un véritable cri de loup, accompagné de juréments épouvantables. Il se précipita sur les papiers, les arracha de la flamme et les éteignit dans ses mains. Puis, il me regarda tout pâle, d'un oeil si féroce que j'en eus la chair de poule. Nous étions tous consternés, la bouche béante. Lui, regardant les papiers un peu roussis sur les bords, se mit à bégayer en frémissant :

» — Mon Thucydide !... petit animal, mon Thucydide ! » — Après quoi, roulant ses papiers les uns dans les autres, et s'apercevant de notre stupeur, il me menaça du doigt en reprenant son air bonhomme mais nous n'avions plus envie de rire avec lui.

» — Ah ! mauvais petit gueux, dit-il, tu viens de me faire peur. Figurez-vous que j'arrive tout expresse de

Cologne; oui, j'ai fait plus de cent lieues pour chercher ces vieux manuscrits au couvent de Saint-Dié; il m'a fallu trois mois pour y mettre un peu d'ordre; et l'imprudence de ce malheureux enfant allait anéantir une œuvre peut-être unique dans le monde. J'en sue à grosses gouttes ! »

» C'était vrai, sa large face était pourpre, des gouttes de sueur lui couvraient le front.

» Malgré cela, vous pensez bien que toute notre famille devint grave; nous n'étions pas habitués d'entendre des prêtres jurer comme ceux qui conduisent les bœufs à la pâture. Ma mère ne disait plus rien. Nous mangions en silence. Quand nous eûmes fini, le père sortit. Nous l'entendîmes tirer le cheval de l'écurie et l'atteler au traineau, devant la porte. Il rentra et dit :

» — Monsieur le curé, si vous voulez monter sur le traineau, dans une heure nous serons à Munster.

» — Je veux bien, fit le gros homme en se levant.

» Et regardant dans la chambre d'un air grave, il dit :

» — Vous êtes de braves gens, oubliez un instant de colère; l'esprit est fort, mais la chair est faible. Permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance.

» Il voulut remettre un Frédéric d'or à ma mère, mais elle refusa et répondit :

» — C'est au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ que nous vous avons assisté dans le malheur, Monsieur le curé. Si nous avions été dans le même besoin, vous auriez fait la même chose pour nous.

» — Sans doute, sans doute, dit-il, mais cela n'empêche pas...

» — Non, ne nous privez pas du mérite de la bonne action.

» — Amen ! fit-il brusquement.

» Il prit le rouleau de papiers sur le bahut, se coiffa du tricorne et sortit.

» Le soir, vers 4 heures, mon père rentra. Il dit que le prêtre de Cologne était descendu chez M. le curé de Munster, et ce fut tout.

II

» Plusieurs années s'étaient écoulées, le grand-père Véri était mort, et mon père m'avait envoyé dans la basse Alsace, apprendre le métier de sculpteur chez mon oncle Conrad, à Vettendorf. J'approchais de quinze ans. C'était au temps où tout le monde portait le bonnet sang-



de-bœuf et la cocarde tricolore; où l'on portait par centaines, en pantalon de toile grise, le fusil sur l'épaule.

» En même temps, l'abbé Schneider exterminait les curés, les moines et les chanoines en Alsace. On ne voulait plus reconnaître que la déesse Raison et les Grâces.

» Un matin, j'étais en train de dégrossir une pierre dans notre atelier, qui donnait sur la petite place de la fontaine; mon oncle Conrad fumait sa pipe sur la porte, et la tante Grédel balayait les copeaux dans l'allée.

» Il pouvait être 10 heures, lorsqu'il se fit un grand tumulte au dehors; les gens couraient devant la maison, d'autres traversaient la petite place; d'autres, en suivant la foule, demandaient :

« — Qu'est-ce qui se passe ?

» Naturellement je sortis pour voir la chose, et j'étais encore dans l'allée, que le trot de plusieurs chevaux, un cliquetis de sabres, le roulement sourd d'une grosse charrette se firent entendre au loin; puis le son d'une trompette éclata dans le village.

» Au même instant, un peloton de hussards débouchait sur la place; ceux de devant, le pistolet armé en l'air, et les autres le sabre au poing. Plus loin venait, sur un cheval noir, un gros homme en habit bleu, à revers rabattus sur la poitrine, le grand chapeau à claques surmonté de plumes tricolores, en travers de la tête, l'écharpe autour de la panse et le sabre de cavalerie ballottant contre la botte. Derrière lui s'avancait, cahotant sur le pavé, une grande voiture attelée de chevaux gris et pleine de poutres rouges.

» Le gros homme à p-umes riait, pendant que les gens, tout pâles, s'aplatissaient le dos au mur, la bouche ouverte et les bras pendants. Du premier coup d'œil je reconnus le prêtre que nous avions sauvé des neiges.

» Quelques farceurs, pour se donner l'air de n'avoir rien à craindre, criaient : « Voici le citoyen Schneider qui vient écheniller les enviers de Vettenheim. Gare aux aristocrates ! » D'autres chantaient en faisant des grimaces :

» *Les aristocrates à la lanterne !*

Ils levaient les bras et les jambes en cadence; mais cela ne les empêchait pas d'avoir le ventre serré comme tout le monde et de rire jaune.

» En face de la fontaine, le cortège s'arrêta; Schneider, levant le nez, regarda tout autour de la place les hauts pignons avec leurs toits pointus, es figures innombrables qui se pressaient dans les lucarnes, et les petites niches, d'où l'on avait ôté les saintes vierges depuis longtemps.

« — Quel nid de punaises ! — cria-t-il au capitaine de hussards, — quel nid de punaises ! Nous allons avoir de l'ouvrage ici pour huit jours.

» En entendant cela, l'oncle Conrad me prit par le bras en disant :

« — Rentrons, Friederich, rentrons. Il n'aurait qu'à nous choisir à vue de nez. C'est terrible ! »

La foule chantait toujours dehors :

» *Ça ira ! les aristocrates à la lanterne !* comme ces cigales, qui chantent lorsque l'hiver approche, et que la première gelée doit roussir.

» Bien des gens étaient debout devant la fenêtre; par-dessus leurs épaules et leurs têtes, on voyait les hussards, le citoyen Schneider, la fontaine et la haute voiture. Deux grands gaillards étaient en train de décharger les poutres; ils avaient des mines honnêtes; l'aubergiste Roemer leur passait une bouteille d'eau-de-vie, et un petit homme sec, pâle, faible comme une allumette, le nez long, la figure en lame de rasoir, vêtu d'une petite blouse serrée aux reins, surveillait l'ouvrage. Il avait l'air d'un véritable Hans-Wurst; mais Dieu nous préserve d'un Hans-Wurst pareil : c'était le bourreau !

» Tandis que ces choses se passaient sous nos yeux, le maire Rebstock, un honnête vigneron, grave, large des épaules, et le grand tricorne sur la nuque, s'avancait à travers la place.

» Tous les *tridi* et les *sextidi*, Rebstock réunissait les enfants du village dans l'église et leur apprenait le catéchisme républicain.

» Comme il s'approchait, Schneider, se penchant sur le cou de son cheval, s'écria :

« — Voici le pressoir, où sont les raisins ?

« — Quels raisins, citoyen Schneider ?

« — Les aristocrates.

« — Il n'y en a pas ici, nous sommes tous de bons patriotes.

» La figure de Schneider devint terrible; je crus le voir encore une fois arracher son rouleau de papiers du feu.

« — Tu mens ! s'écria-t-il, tu en es un toi-même. Qu'est-ce que cet or et cet argent sur tes habits, quand la République n'a pas de quoi nourrir ses enfants ?

» Ça, citoyen Schneider, c'est le voile du tabernacle. Je l'ai mis sur mon dos, pour exterminer l'hydre de la superstition.

» Alors, Schneider partit d'un éclat de rire, en criant :

« — A la bonne heure ! à la bonne heure ! Mais rappelle-toi, il doit y avoir tout de même des aristocrates par ici !

« — Non, ils se sont sauvés tous. Nos garçons vont les chercher à Coblenz, et nos enfants battent la charge.

« — Nous verrons ça, dit Schneider. Tu m'as l'air d'un vrai patriote. Ton idée de tabernacle me plaît. Nous allons dîner avec toi. C'est bon ! ha ! ha ! ha !

» Le lendemain, Schneider alla voir le club; il entendit les enfants réciter en chœur les Droits de l'homme.

» Tout se serait bien passé. Malheureusement, un ancien sonneur de cloches, qui se croyait aristocrate, s'était caché dans le grenier de l'auberge du Lion-d'Or; les hussards, en cherchant quelques bottes de foin, le dénichèrent, et l'on voulut savoir pourquoi ce pauvre diable se cachait.

» Schneider apprit qu'il avait sonné les cloches, et le fit guillotiner, pendant qu'on était encore à table. Ce fut un véritable chagrin pour Rebstock; mais il n'osa rien dire, de peur d'être guillotiné lui-même.

» Schneider s'en alla le jour suivant, à la grande satisfaction de tous.

» Voilà comment je reconnus le bon apôtre, et j'ai souvent pensé depuis que si mon père avait su ce qui devait arriver plus tard il l'aurait aisé

périr par cette terrible nuit d'hiver dans la Schlucht.

» Quant au vieux maire de Vettenheim, on ne lui pardonna jamais de s'être fait faire une veste avec le voile du tabernacle; et les vieilles commères surtout, qu'il avait empêchées par ce moyen d'être guillotonnées, s'acharnèrent à le maudire, ce qui lui fit le plus grand tort.

» Un jour que je causais avec lui dans les vignes, et que nous parlions de cette histoire, il se mit à sourire tristement et dit :

« — Si pourtant je leur avais laissé couper le cou, ces bonnes âmes seraient dans la hotte de Schneider, avec le voile du tabernacle. Je n'aurais pas de reproche à me faire; j'aurais été lâche comme tout le monde.

» Alors je pensai :

« — Ce pauvre vieux Rebstock a raison. Sauvez donc les gens, pour que les uns vous maudissent et que les autres vous guillotent ! Ce n'est pas encourageant ! Si les hommes ne faisaient pas ces choses par charité chrétienne, ils seraient vraiment très bêtes. C'est triste à dire, mais c'est la vérité ! »



DE SCHIPBREUK

(Vervolg)

Maar om in een land te reizen, waar men in het geheel niet bekend is, valt niet gemakkelijk. Men weet er natuurlijk nog noch steg, en als dat nu nog in een land was als het onze, dan zou het zooveel niet zijn, want men kan bij ons niet ver reizen zonder bewoonde plaatsen aan te treffen; doch daar ginds in Canada, waar de steden dagen en weken reizens van elkaar liggen, waar men weken achtereenvolgend over uitgestrekte vlakten door woestijnen, prairieën en bosschen kan trekken, is het zoeken van een bepaalden weg zeer lastig.

Toch hadden Toon en de kapitein wel zooveel kennis van aardrijkskunde om te weten dat zij, ten einde bewoonde streken te naderen, naar het zuiden moesten, en diensgevolge trok men in die richting voort.

Na het bosch te zijn doorgetrokken, kwamen onze schipbreukelingen op eene uitgestrekte vlakte, waarvan men het eind niet kon zien. Er groeide een vreemd soort van gras, dat niet hoog was.

Toen de avond daalde was men nog op de vlakte. Men wilde een vuur aanleggen, maar men had geen brandstof, en zoo ging men dan slapen na een stuk rauw vleesch voor den honger te hebben gegeten.

Den volgende dag, weder hetzelfde eentonige tooneel: zand, gras en lucht, eene onafzienbare woestijn, waaraan geen doorkomen scheen te zijn.

In dien nood kwam men op het denkbeeld om een vuurtje te stoken van den drogen bisonmest, die overal in deze woestijn te vinden was, en zie, dat ging waarlijk goed. Weldra vlamde een vroolijk vuurtje, net alsof het een turfvuur was, en de gezichten van de meesten helderden weder op.

Eindelijk, tegen den avond van den derden dag, veranderde de landstreek. De woestijn hield op, en men kwam nu in eene even uitgestrekte vlakte, welke echter met verbazend hoog gras was begroeid.

« Dat is de prairie! » zeide de kapitein.

Hier was ten minste meer afwisseling. Nu en dan ontmoette men struiken en dunne boompjes, en toen men op den middag een heel eind was gevorderd, bemerkte men aan eene blauwe streep in de verte, dat men weder het bosch naderde.

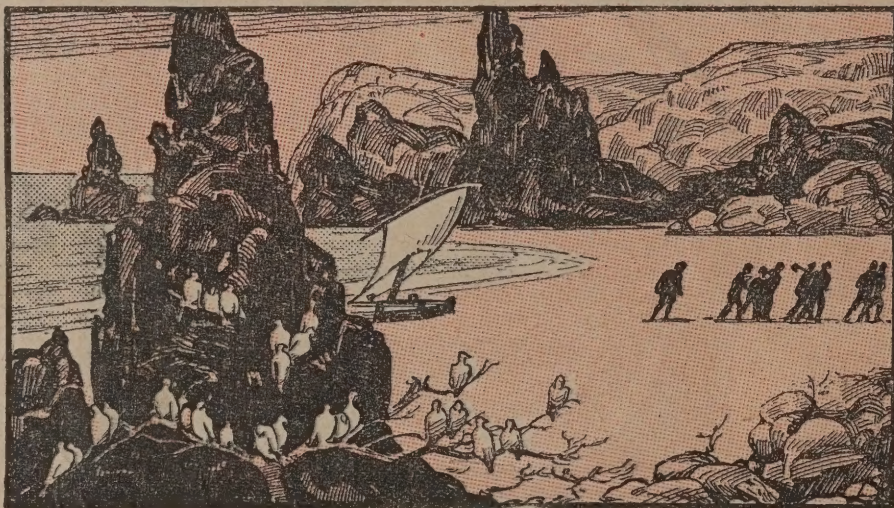
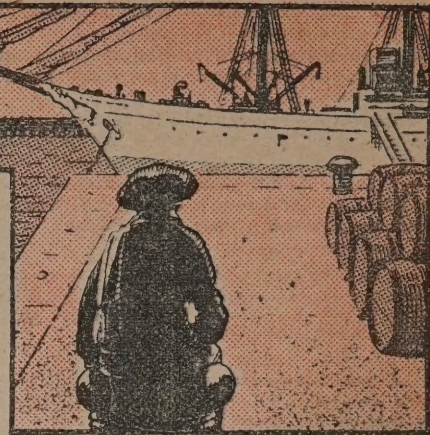
Het was tijd ook, want het medegenomen vleesch was zoo goed als op en in de woestijn en de prairie was niet veel te schieten.

Met snellen marsch voortgaande, bereikte men tegen den avond werkelijk het woud, en het eerste wat zij deden was een flink vuur aan te maken, waarover men het overschotje van den beer braadde.

Eene slaapplek was spoedig gevonden onder een groep, hooge struiken, die van boven dicht in elkaar gegroeid en gedeeltelijk nog van bladeren voorzien waren.

Maar wat keken onze vrienden den volgende morgen vreemd op, toen zij zagen dat alles in den omtrek wit was! Het had dien nachduchtig gesneeuwd en de

aarde was met een wit kleed bedekt, dat wel een halven voet hoog lag. De takken der boomen hingen naar beneden, gebogen onder de sneeuw die er op lag. Een geluk was het dat zij onder de struiken waren gekropen!



Toen de zon was opgekomen, toog de troep op weg door de sneeuw. Het loopen viel moeilijk en het was vinnig koud. Bovendien moesten zij den marsch aanvaarden met eene ledige maag. Er was geen stukje vleesch van den beer meer over. Sparre- en denneboomen wisselden af met esschen, ohnen en eiken. Hier en daar zag men ook een suiker-ahorn en een walnotenboom. Van tijd tot tijd kwam men op groote plekken in het bosch, die kaal waren, ten gevolge van het afbranden der boomen. Alleen de oude stompjes der

stammen stonden er nog.

Hierdoor kregen de schipbreukelingen een weinig hoop menschen te zullen ontmoeten.

Het was nu reeds de zesde dag sinds zij van de kust waren vertrokken, en zij verlangden er hartelijk naar om eene bewoonde plaats aan te treffen.

Het was tegen den avond dat zij, na door een dicht gedeelte van het uitgestrekte woud te zijn getrokken, op eens weder door het licht, dat door de boomen vóór hen uit begon te schijnen, bemerkten dat zij weer een van die open plekken naderden.

Op het oogenblik, echter, dat zij op die plek kwamen, hoorden zij opeens met eene forschen stem « halt! » roepen.

Allen bleven staan en keken vanwaar die stem kwam.

Midden op de open plek was een klein huisje en vóór dat huisje stond een man.

Het was een groot en fors persoon in zeer zonderlinge kleding. Eene bonte muts dekte zijn hoofd, eene soort van wijden kiel van dierenvelen gemaakt en eene wijde broek die wel van leer scheen te zijn, gaven hem een vreemd voorkomen.

In de rechterhand hield hij eene buks; de linker had hij waarschuwend opgeheven.

Dat halt, dat hij hun toeriep, werd door een paar even forschen uitgesproken woorden gevolgd.

« Wie zijt gij? » riep hij in de Engelsche taal.

« Arme, verdwaalde zeliëden, schipbreukelingen! » riep Toon, die met den kapitein den vreemdeling naderde.

Maar de vreemdeling hief plotseling de buks op en legde op hen aan.





(26)

(Suite)

Sir Edward BULWER LYTTON

(Vervolg)

(26)

Le cœur de la Napolitaine battait violemment.

— Voulez-vous que l'ombre se fasse connaître? demanda Arbacès, qui était à côté d'elle.

— Oh! oui, murmura doucement Ione.

Arbacès leva la main... Le fantôme sembla écarter le manteau qui le couvrait, et Ione frémit... C'était Arbacès lui-même qui était à genoux devant elle.

— Voilà ta destinée, murmura de nouveau la voix de l'Égyptien à son oreille. Tu seras la femme d'Arbacès.

Ione frissonna. Le rideau noir se ferma sur cette fantasmagorie, et Arbacès lui-même, le vivant Arbacès, tomba aux pieds d'Ione.

— O Ione! dit-il en la contemplant avec passion, écoute un homme qui depuis longtemps lutte avec son amour. Je t'adore. Les destins ne sauraient mentir... Tu seras à moi, j'ai parcouru le monde entier, et je n'ai trouvé personne qui t'égalât. Dès ma jeunesse, j'ai soupiré après un être comme toi. Je n'ai fait que rêver jusqu'au jour où je t'ai rencontrée; je me réveille, et je te vois! Ne te détourne pas de moi, Ione, ne me regarde plus comme tu m'as regardé: je ne suis pas cet être froid, insensible, morose, que j'ai dû te paraître; jamais femme n'eut un amant si dévoué, si passionné que je le suis et que je le serai toujours pour Ione. Ne cherche pas à arracher ta main de mon étreinte... Vois, je la laisse libre. Retire-la si tu veux, soit; mais ne me repousse pas légèrement. Juge de ton pouvoir sur celui que tu as pu transformer à ce point: moi, qui ne me suis jamais agenouillé devant un être mortel, je suis à tes pieds, moi qui ai commandé au sort, j'attends le mien de ta bouche; Arbacès n'aura pas d'autre ambition que celle de t'obéir; il y mettra son orgueil. Ione, tourne les yeux de mon côté, éclaire-moi de ton sourire. Mon âme est sombre lorsque ta figure se cache à ma vue; brille donc, ô mon soleil, mon ciel, la lumière de mes jours!... Ione, Ione, ne rejette pas mon amour.

Seule, et au pouvoir de cet homme singulier et redoutable, Ione n'éprouvait pas pourtant de terreur. Son langage respectueux, la douceur de sa voix la rassurèrent: elle se sentait d'ailleurs protégée par sa propre pureté, mais elle était confuse, étonnée: il lui fallut quelques moments pour qu'elle pût retrouver ses idées et répondre.

— Lèvez-vous, Arbacès, dit-elle enfin; et elle se résigna à lui tendre la main, qu'elle retira promptement, du reste, lorsqu'elle y sentit la pression ardente de ses lèvres; si ce que vous me dites est sérieux, si votre langage est vrai...

— S'il est vrai! reprit-il avec tendresse.

— C'est bien. Écoutez-moi donc. Vous avez été mon tuteur, mon ami, mon conseiller; je ne suis pas préparée au nouveau caractère sous lequel vous vous montrez à moi. Ne pensez pas, ajoutez-elle vivement en voyant l'éclair d'une sombre passion traverser ses yeux, ne pensez pas que je méprise votre amour... que je n'en suis pas touchée... que je ne me trouve pas honorée de votre hommage... Mais... répondez-moi... pouvez-vous m'écouter avec calme?

— Oui, tes paroles dussent-elles être la foudre et m'écraser.

— J'en aime un autre, dit Ione en rougissant, mais d'une voix assurée.

— Par les dieux, par les enfers, s'écria Arbacès en se relevant de toute sa hauteur, ne me parle pas ainsi... ne te joue pas de moi... c'est impossible... Qui as-tu vu? qui as-tu connu?... Oh Ione, c'est un artifice de femme!... Oui, une ruse féminine... Tu veux gagner du temps... Je t'ai surprise, tu as en peur. Fais de moi ce que tu voudras, dis-moi que tu ne m'aimes pas, mais ne me dis pas que tu en aimes un autre.

— Hélas! soupira Ione, et, effrayée de cette violence soudaine et inattendue, elle fondit en larmes.

Arbacès se rapprocha d'elle... son haleine brûlante effleurait les joues d'Ione... Il la saisit dans ses bras. Elle se déroba à son étreinte... Dans cette lutte, des tablettes s'échappèrent de son sein sur le pavé... Arbacès les aperçut et s'en empara. C'était la lettre qu'elle avait reçue le matin même de Glaucus... Ione tomba sur le lit, à moitié morte.

— Est-ce l'auteur de cette lettre que tu aimes?

— C'est lui! c'est lui!

— Et son nom... est écrit ici... Son nom est Glaucus?

— Écoute-moi, dit Arbacès à voix basse, avec une sorte de murmure. Tu iras à la tombe plutôt que dans ses bras. Quoi! te figures-tu qu'Arbacès souffrira pour rival ce faible Grec? Quoi! penses-tu qu'il aura laissé mûrir le fruit pour le céder à un autre??

En parlant ainsi, il serra fortement Ione contre son sein, et dans ce terrible embrassement il y avait autant de haine que d'amour.

En ce moment le rideau fut tiré violemment, et l'Égyptien sentit une main se poser sur son épaule; il se retourna et vit les yeux flamboyants de Glaucus et la pâle, morne, mais menaçante figure d'Apocides.

— Ah! s'écria-t-il quelle furie vous a envoyés ici?

— *Até*, répondit Glaucus; et il essaya aussitôt de renverser l'Égyptien.

Pendant ce temps-là, Apocides relevait sa sœur, demeurée sans connaissance; mais ses forces épuisées par les longs labeurs de la pensée ne lui suffirent pas pour l'emporter, toute légère et délicate qu'elle était; il la posa sur le lit et se plaça devant elle un poignard à la main, épiant la

Ten laatste onderscheidde zij duidelijk boomen, rivieren en weiden, en dat alles in de rijkste verscheidenheid die de aarde kan opleveren. Eindelijk gleed een duistere schim voorbij het landschap; zij bleef tegenover Jone staan: langzamerhand begon dezelfde toovermacht op deze als op de andere voorwerpen te werken; zij nam een gedaante aan, en zie! in hare gestalte en wezenstrekken aanschouwde Jone — zichzelf!

Nu kwam een nieuw acteur te voorschijn; hij was van het hoofd tot de voeten in een zwarten tabbaard gekleed; men kon noch zijn gelaats-trekken, noch den vorm zijner gedaante duidelijk onderscheiden, doch hij knielde voor de voeten van Jone's schim, vatte haar hand en wees naar den troon, als om haar uit te noodigen dien te bestijgen.

Jone's hart klopte geweldig. — « Wilt ge dat de schim zich ontsluit? » vroeg een fluisterende stem naast haar — die van Arbaces.

— Ach, ja! antwoordde Jone zachtjes.

Arbaces hief zijne hand op; het spook scheen den mantel die het bedekte af te werpen — en Jone gaf een gil: het was Arbaces zelf, die aldus gekniel voor haar lag.

— Ziedaar inderdaad het lot, dat u is voorbeschikt! fluisterde haar de stem van den Egyptenaar weder in het oor; gij zijt bestemd om de bruid van Arbaces te worden.

Jone schrikte; het zwarte gordijn viel voor de geestverschijningen neder, en Arbaces zelf, de levende Arbaces, lag aan haar voeten.

— Ach, Jone! sprak hij, haar teeder aanziende, hoor iemand aan, die reeds lang tegen zijn liefde geworsteld heeft. Ik aanbid u! De Schikgodinnen liegen niet; gij zijt bestemd om de mijne te zijn. Ik heb de wereld rondgezocht en niemand gevonden, die u gelijkt. Van mijn jeugd af heb ik gezocht naar een wezen als gij. Ik heb van u gedroomd voordat ik u zag; nu waak ik, en zie ik u. Keer u niet van mij af, Jone! ik denk niet ever mij zooals gij tot nu toe over mij gedaan hebt. Ik ben niet zulk een koud, koelzinnig, gevoelloos en gramstorig wezen, als waarvoor gij mij gebonden. Geen vrouw had ooit zulk een toegenegen, zulk een vurigen minnaar, als ik voor Jone zal zijn. Wederstreef mijn handdruk niet. Ziedaar — ik laat uw hand los. Trek haar van mij weg, zoo gij het begeert; het zij zoo! Maar verstoot mij niet, Jone! verstoot mij niet lichtvaardig. Oordeel over uw macht, indien gij mij zoo hebt kunnen veranderen. Ik, die het noodlot beheerschte, verwacht het mijne van u. Beef niet, Jone! gij zijt mijn koningin, mijn godheid! word mijn bruid! Al de wenschen die gij voedt zullen vervuld worden. De einden der aarde zullen u dienen: pracht, weelde en rijkdom zullen uw slaven zijn. Arbaces zal geen andere eerzucht kennen, dan die van u te gehoorzamen.

Hoezeer alleen, en zich in de macht van dien zonderlingen, vreeslijken man bevindend, was Jone toch niet beangst; de eerbiedige toon zijner woorden, de teederheid van zijn stem boezemden haar vertrouwen in, en zij achtte zich daarenboven veilig in haar onschuld. Doch zij was verbijsterd en verbaasd; het duurde eenige oogenblikken, eer zij het vermogen verkreeg om te antwoorden.

— Sta op, Arbaces! zeide zij ten laatste, en zij reikte hem andermaal haar hand toe, welke zij toch spoedig terugtrok, toen zij er een brandenden kus op voelde drukken. Sta op, en indien gij ernstig spreekt, indien uw woorden...

— Indien, herhaalde hij teeder.

— Luister dan naar mij. Gij zijt mijn voorgedeweest, mijn vriend, mijn raadsman; op deze verandering was ik niet voorbereid. Denk niet, voegde zij er schielijk bij, toen zij zijn donker oog zag gloeien door de drift van zijn hartstocht, denk niet dat ik u veracht, dat ik niet met u bewogen ben, dat ik mij niet vereerd acht met uw liefde, maar zeg mij, kunt gij mij bedaard aanhooren?

— Ja, al waren uwe woorden de bliksemstralen die mij zouden verzen-gen.

— Nu dan, ik bemin een ander! zei Jone blozend, doch op vasten toon.

— Bij de Goden! — bij de hel! brulde Arbaces, in zijn volle lengte oprijzende, zeg mij dat niet, bespot mij niet aldus: dat is onmogelijk! Wie hebt gij gezien? Wien hebt gij gekend? Ach, Jone, dat is een uitvlucht; het is de list der vrouwen, die uit u spreekt. Gij wilt tijd winnen. Ik heb u verrast, ik heb u verschrikt. Doe met mij wat gij wilt; zeg mij, dat gij mij niet liefhebt, maar zeg mij niet dat gij een ander bemint.

— Helaas! zuchtte Jone, en ontsteld door zijn onverwachte drift, barstte zij in tranen uit.

Arbaces trad dichter naar haar toe; zijn borst zwoegde hevig tegen haar wangen, hij sloeg zijn arm om haar heen. Zij deinsde terug. Door die beweging viel een blad uit haar boezem op den grond. Arbaces bespeurde het, en raapte het op; — het was de brief welken zij dien morgen van Glaucus ontvangen had. Jone zonk half dood van schrik achterover tegen haar rustbank.

— Is de schrijver van dezen brief de man, dien gij bemint?

— Ja.

— En zijn naam, staat die hier geschreven? Is zijn naam Glaucus?

— Hoor mij dan aan, zeide Arbaces op zoo zachten toon, dat het bijna fluisteren werd; eerder zult gij in het graf zinken, dan in zijn armen. Hee?

lutte de Glaucus et de l'Égyptien, et prêt à plonger son arme dans le sein d'Arbaces, s'il obtenait l'avantage sur son rival. Il n'y a peut-être rien de plus terrible sur la terre que le combat de deux êtres qui n'ont d'autres armes que celles que la nature peut donner à la rage. Les deux antagonistes se tenaient étroitement embrassés, les mains de chacun d'eux cherchant la gorge de son ennemi, le visage en arrière... Les yeux pleins de flammes... les muscles roidis... les veines gonflées... les lèvres entr'ouvertes... les dents serrées, ils étaient doués l'un et l'autre d'une force extraordinaire et d'une haine égale; ils se s'éteignaient, se tordaient, se déchiraient, se poussaient çà et là dans leur étroite arène; jetaient des cris de rage et de vengeance, tantôt devant l'autel, tantôt au pied de la colonne où la lutte avait commencé; ils se séparèrent pour respirer, Arbaces s'appuyant contre la colonne, Glaucus un peu plus loin.

— O déesse antique! s'écria Arbaces en levant les yeux vers l'image sacrée qu'elle supportait, protège ton élu!

A ces paroles, les traits jusqu'alors immobiles de la figure parurent s'animer; à travers le marbre nu, comme à travers un voile, courut une lumière rouge et brûlante. Autour de la tête des éclairs livides se jouèrent, et ses yeux, étincelants comme des globes de feu, se fixèrent avec une expression d'indicible colère sur le Grec. Étonné, épouvanté par cette prodigieuse et soudaine réponse qu'obtenait la prière de son ennemi, Glaucus, qui n'était pas exempt des superstitions héréditaires de sa race, pâlit; en présence de cette subite animation du marbre, ses genoux s'entrechoquèrent... il demeura saisi d'une terreur religieuse, confus, éperdu sans force devant son adversaire. Arbaces ne lui laissa pas le temps de se remettre de sa frayeur.

— Meurs, misérable! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, en s'élançant sur le Grec. La puissante mère te réclame comme un vivant sacrifice!

Attaqué ainsi dans le premier moment de la consternation causée par la crainte superstitieuse, le Grec perdit son équilibre; le pavé de marbre était uni comme une glace, il glissa, il tomba. Arbaces mit le pied sur le sein de son adversaire abattu. Apocides, à qui sa profession sacrée, non moins que sa connaissance du caractère d'Arbaces, avaient appris, à se méfier de ces miraculeuses intercessions, n'avait pas partagé l'effroi de son compagnon. Il se précipita en agitant son poignard; mais l'Égyptien, sur ses gardes, arrêta son bras et arracha vigoureusement l'arme de la faible main du prêtre, qu'il renversa en même temps à ses pieds; il brandit à son tour le poignard avec la joie du triomphe. Glaucus considérait le sort qui lui était réservé d'un air froid, avec la résignation dédaigneuse d'un gladiateur vaincu, lorsque, en cet instant décisif, le pavé frémit sous eux d'une façon convulsive et rapide; un Esprit plus puissant que celui de l'Égyptien était déchaîné... un pouvoir gigantesque devant lequel s'effaçaient sa passion et ses artifices. Il s'éveillait, il se déclarait, l'affreux démon des tremblements de terre, se riant à la fois des ruses de la magie et de la malice des colères humaines. Semblable au Titan sur qui sont accumulées des montagnes, il se réveillait du sommeil des ans, se mouvait sur sa couche d'angoisses, pendant que les cavernes poussaient des gémissements et s'agitaient sous le mouvement de ses membres. Au moment où Arbaces se croyait sûr de la victoire et se félicitait de sa puissance, comme un demi-dieu, il retomba dans sa poussière primitive. Au loin, sous le sol, se fit entendre le roulement d'un bruit sourd; les rideaux de la salle se tordirent comme au souffle de la tempête; l'autel s'ébranla; le trépid chancela; et au-dessus du lieu du combat, la colonne vacilla de côté et d'autre; la tête de la déesse se détacha et tomba de son piédestal; et, dans le moment où l'Égyptien se baissait sur la victime pour la frapper, la masse de marbre atteignit son dos plié en deux, entre les épaules et le cou. Le choc l'étendit sur le pavé, comme si le coup était mortel, sans qu'il pût jeter un cri ou faire un mouvement; on eût dit qu'il était écrasé par la divinité que son impiété avait animée et invoquée.

— La terre a préservé ses enfants, dit Glaucus en se relevant. Bénie soit cette terrible convulsion: Adorons la puissance des dieux! (A suivre.)

Denkt gij dat Arbaces zulk een ellendeling als dien Griek als zijn medeminnaar zal dulden?

Op dit oogenblik werd het gordijn op een woeste wijze vaneengescheurd en de Egyptenaar voelde zich met geweld bij de schouders gegrepen. Hij keerde zijn hoofd om en zag Glaucus en Apocides.

— Ha! brulde hij hun tegen, welke furie heeft u hierheen gezonden?

— Ate! was het antwoord van Glaucus, en de worsteling was begonnen.

Apocides hief intusschen zijn bezwijmde zuster van den grond op. Door een langdurigen zielestrijd uitgeput, was hij te zwak om haar weg te dragen, hoe tener zij ook van lichaam was. Hij plaatste haar daarom op de rustbank, en bleef, zijn mes zwaaiend, voor haar staan, ten einde den strijd tusschen Glaucus en den Egyptenaar aan te zien en, zoo Arbaces daarin mocht overwinnen, hem dan het mes in het hart te stooten.

Beide tegenstanders wendden en wrongen zich rondom elkander; zij slingerden heen en weder; zij zwaaiden van het eene einde van hun worstelperk naar het andere; zij schreeuwden en gilden van gramschap en wraaklust. — Zij deinsden achteruit om adem te scheppen: Arbaces tegen den pilaar geleund, en Glaucus een weinig van hem af.

— O, gij machtige godin mijner vaderen! riep Arbaces uit, de pilaar omarmende en zijn oogen opheffende naar het gewijde beeld daarboven, bescherm uw uitverkorene.

Terwijl hij sprak, scheen het gelaat der godin eensklaps als met leven beziel; hare oogen werden als hollen vuur, en haar blikken schenen zich als in een verdelgende wraak op den jongen Griek te vestigen. Verbaasd en ontsteld over deze onverwachte en onverklaarbare beantwoording der aanroeping van zijn vijand, begonnen de wangen van Glaucus te verbleeken voor die ontzettende bezieling van het marmer.

Zijn knieën knikten tegen elkander, en hij stond, door een dodelijken schrik getroffen, ontmoedigd voor zijn vijand! Arbaces liet hem den tijd niet om zich te herstellen. « Sterf, ellendeling! » brulde hij, met een stem als die van den donder, terwijl hij op den Griek toesprong; « de machtige moeder eischt u als haar levend slachtoffer op. » Aldus besprongen onder de eerste werking van zijn bij geloovige vrees, begon de Griek te waggelen; de marméren vloer was zoo glad als een spiegel; hij gleed uit — hij viel; Arbaces drukte zijn voet op de borst van zijn tegenstander.

Apocides was niet door de ontsteltenis van zijn vriend bevangen; hij schoot, zijn mes in de lucht zwaaiende toe; de waakzame Egyptenaar weerde den stoot af; een enkele greep van zijn forsche hand ontwong den zwakken priester het wapentuig met een slag waardoor hij hem ter aarde veide; en onder een gil van blijdschap zwaaide Arbaces het mes omhoog. Glaucus zag met rustige blikken en met bedaarde gelatenheid zijn dood tegemoet, toen in dat schrikkelijk oogenblik de grond

door een onverwachten schok dreunde; een machtiger geest dan die van den Egyptenaar was ontwaakt. Zij ontwaakte — zij werkte — die geduchte macht der aardbeving. Als een reus, onder de bergen bedolven, ontwaakte zij uit den veeljarigen slaap, en bewoog zich op haar rustbed; de onderaardsche hollen steunden en daverden door hare beweging. Op het oogenblik van zijn zegepraal zelf werd Arbaces, die zich een halve God waande, aan zijn nietigheid herinnerd. Ver in het rond verspreidde zich een dof en akelig gedreun onder den grond; de gordijnen bewogen als door de kracht van een stormwind; het altaar schommelde; de driehoek kantele; en boven de plek der worsteling daverde de hoogkolom en schudde heen en weder. Het zware hoofd der godin waggelde en viel van zijn voetstuk af; en terwijl de Egyptenaar zich over zijn slachtoffer boog, stortte de marméren steenklop juist tusschen zijn hals en zijn schouders, bovenop zijn lichaam neder! De schok sloeg hem, gelijk een doodstuipt, oogenblikkelijk tegen den grond, schijnbaar verpletterd door de godin zelf.

» De aarde heeft haar kinderen behoord, » sprak Glaucus.

Gezegd zij deze schrikkelijke schok! Laat ons de Goden voor hun bescherming danken! »

(Wordt voortgezet.)



JOYEUSES PAQUES

VROOLIJK PASCHEN

Bientôt les cloches vont faire leur grand voyage à Rome. Elles nous rapporteront de jolis œufs décorés, semblables à ceux que nous offre cette page si joliment illustrée.

Quel bonheur pour les petits et aussi pour les grands de voir tous ces œufs aux teintes multicolores.

Il y en a en chocolat, tout garnis de grosses pralines, puis il y a l'œuf surprise, puis encore celui en carton recouvert de soie et dans lequel se cache un jouet ou un bijou; et n'oublions pas les humbles œufs durs qui, enjolivés d'un motif amusant, feront la joie des tout petits pour lesquels

Weldra zullen de klokken naar Rome vertrekken om terug te keeren, beladen met talrijke, veelkleurige eieren, gelijk aan die welke deze bladzijde illustreren. Gaarne geven we onze lieve lezeressen eenige aanwijzingen nopens het kleuren en versieren van eieren.

Men laat eerst de eieren gedurende 10 minuten koken, tot ze geheel hard zijn; daarna laat men ze afkoelen. Nu teekent men lichtjes met potlood de teekening op de eierschaal en beschildert ze verder met ripolin of waterverf. Naar verkiezing, kan men de teekening al of niet vernissen.

Een andere manier om eieren te versieren is de volgende: men bevestigt een motiefje, uitgeknipt in cretonne (bij voorkeur in heldere kleuren) aan beide zijden van het ei (fig. A); daarna omwikkelt men het ei met een lapje wit katoen en hecht het stevig met dik garen vast (fig. B); men laat het gedurende tien minuten koken, neemt het katoen er af, vervolgens de cretonne en dan ziet men dat het motief dat zich op de stof bevond op het ei overgebracht is (fig. C).

Om te eindigen, geven we nog een prachtige haan, met mooi gekleurde pluimstaart. Voor het « lichaam » van den haan gebruikt men bij voorkeur een ledig ei. Daar bovenop bevestigt men een uit karton geknipten kop, beschilderd met waterverf. De staart bestaat uit eenige veelkleurige, gefriseerde pluimen. Een geschilderde, aan den bovenkant afgeronde bobijn, dient als poot en vier omgebogen spijkers stellen de nagels voor.

GINETTE.



nous donnons sur cette page quelques idées simples à exécuter : on fait bouillir les œufs pendant dix minutes pour qu'ils soient très durs, puis, lorsqu'ils sont refroidis, on dessine légèrement le motif au crayon sur l'écale et on peint au ripolin ou aux couleurs à l'huile que l'on peut vernir après; on peut aussi employer les couleurs à la gouache.

Une autre façon de décorer un œuf est d'appliquer de chaque côté un motif décoratif (de préférence de teinte vive) découpé dans de la cretonne ou autre tissu imprimé (fig. A); ceci fait, on entoure le tout d'un morceau de coton blanc (en le faisant bien tenir à l'aide de ficelle (fig. B) et on fait bouillir pendant dix minutes; ensuite on enlève le coton et la cretonne et on trouve le dessin de la cretonne « imprimé » sur l'œuf (fig. C).

Pour faire le cocorico, on emploiera de préférence un œuf vide dont on fabriquera le « corps » du coq, puis on le surmontera d'une tête, découpée en carton et peinte ensuite à la gouache, et la queue sera faite de quelques plumes colorées et frisées. On fixera le tout sur une bobine vide, un peu concave du haut (fig. D). Les pattes sont faites de quatre fins clous recourbés.

GINETTE.



AVIS IMPORTANT



Au moment de mettre sous presse notre Magazine du 15 mars, nous pouvons déjà constater le succès sans précédent obtenu par notre Concours de Pâques, dont les solutions doivent nous parvenir au plus tard le 31 mars prochain.

DÈS MAINTENANT NOUS VOUS ANNONÇONS UN NOUVEAU CONCOURS TRÈS INTÉRESSANT, QUI PARAÎTRA DANS NOTRE MAGAZINE DES 1^{er} ET 15 AVRIL PROCHAINS.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE ATTENTIVEMENT « ERA-BLUE BAND MAGAZINE » DU 1^{er} ET DU 15 AVRIL.

Etablissements Belges VAN DEN BERGHS Limited



BELANGRIJK BERICHT



Op het oogenblik dat ons Magazine van 15^{den} Maart ter perse gaat, hebben wij ons reeds kunnen overtuigen van den ongeloofelijken bijval die aan onzen Paasch-Prijskamp te beurt gevallen is.

REEDS HEDEN KUNNEN WIJ U BERICHTEN DAT IN ONS MAGAZINE VAN 1^{sten} EN 15^{den} APRIL EEN NIEUWE, ZEER BELANGWEKKENDE PRIJSKAMP ZAL VERSCHIJNEN.

LEEST DAAROM AANDACHTIG « ERA-BLUE-BAND MAGAZINE » VAN 1^{sten} EN 15^{den} APRIL.

Etablissements Belges VAN DEN BERGHS Limited

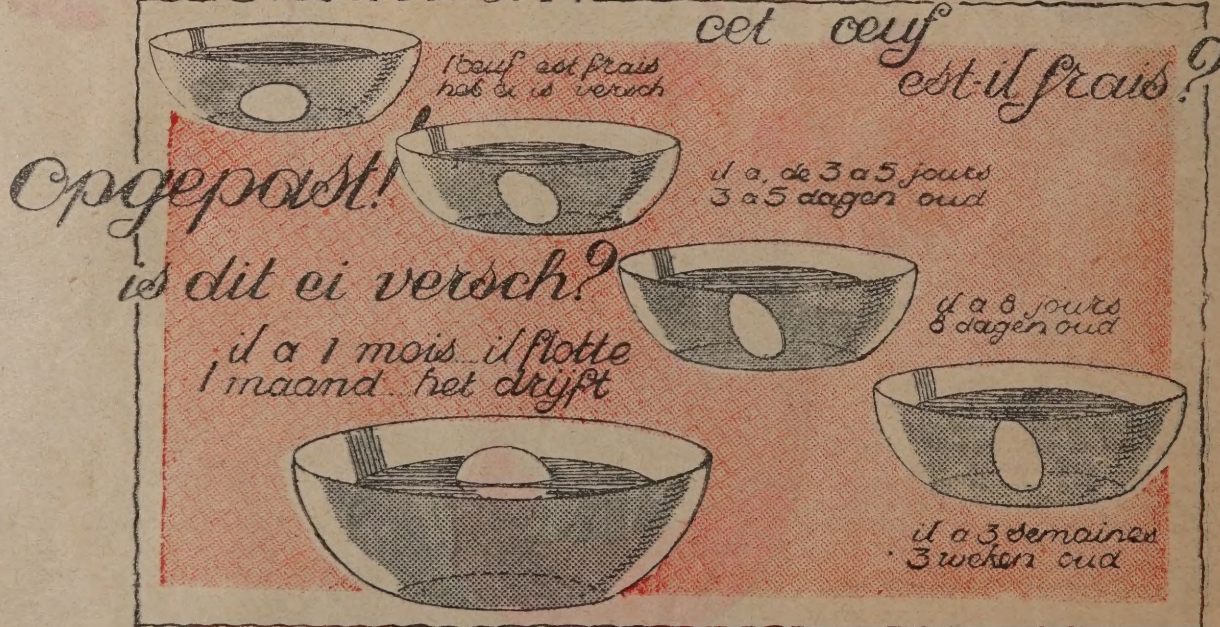
Comment juger de la fraîcheur d'un œuf ?

Pour connaître le degré de fraîcheur d'un œuf, il suffit de le plonger dans de l'eau claire et de se reporter au dessin ci-dessous.

Hoe te zien of een ei versh is ?

Om te weten of een ei pas gelegd of oud, is hoeft men het slechts in zuiver water te dompelen en verder onderstaande teekening te raadplegen.

Attention!



PIERRE-LE-NÉGROT

Les aventures d'un gamin présomptueux

par Melchior FRIESE

(Suite)

Le moteur de l'auto vrombissait et les roues s'étaient mises en mouvement, lorsque Pierre heurta énergiquement le chemineau. Celui-ci le lâcha. Le garçon fit trois ou quatre grands pas et s'accrocha à l'auto qui partait maintenant à bonne allure. L'instant d'après, la voiture tourna un coin et poursuivit sa course. Pierre le Négrot fut élaboussé des pieds à la tête. Mais qu'importait cela ! Il était libre !

La pluie tombait toujours. Le tonnerre grondait au loin. Pierre persista à s'accrocher à l'auto comme un singe. La voiture filait maintenant par une rue très longue, longée de magnifiques villas précédées de jardins. La course n'en finissait pas. Les maisons se faisaient plus rares. L'auto se trouvait finalement sur la grand'route en pleins champs. L'allure s'accélérait. Hou ! hou ! faisait le moteur. Pierre regarda tristement de tous côtés.

ZWARTE PIETER

De avonturen van een verwaand en knaap

door Melchior FRIESE

(Vervolg)

De jongen zag er alles behalve rein uit. Maar tijdens de laatste dagen was hij gansch onverschillig geworden voor zijn uiterlijk. Hij had slechts een enkelen wensch : zoo snel mogelijk thuis te komen, en daarbij dacht hij niet aan zijn bemodderde klederen.

De hemel scheen hem trouwens welgevallig te zijn. Terwijl hij een plaatsje zocht waar hij een kwartier kon uitrusten, begon de zon te schijnen. Hij kwam aan een klein boschje op een heuvel. De boomen stonden niet dicht bij elkaar, en van uit de hoogte kon men duidelijk de stad zien. Van tijd tot tijd hoorde Pieter het fluiten van een lokomotief. Er moest ergens een spoorweg voorbijloopen in de nabijheid. De jongen rustte uit, maar niet lang, want het verlangen stak hem en dreef hem verder. Hij dacht na, Misschien liep er langs den spoorweg ook een weg naar de stad.



Ce voyage durerait-il encore longtemps ? Peut-être suivait-il maintenant la même route qu'il avait parcourue avec le chemineau, la nuit, pour aller à la ville ? « Pourvu que l'auto ne me conduise pas chez M. Tamello ! pensa-t-il. Pour l'amour du ciel, pas de ça ! Il faut descendre absolument de cette auto infernale ! » Il fallait du courage pour lâcher prise. Il hésitait. Comme l'auto ralentissait pour prendre une autre route, Pierre risqua le coup. Il tomba dans la boue, si sale mais si douce, tandis qu'il vit l'auto s'éloigner.

On comprend qu'il avait l'aspect peu propre. Mais, depuis les derniers ours, il était devenu complètement indifférent à tout ce qui ne se rapportait pas à son grand désir de rentrer chez lui : il ne se préoccupa donc point de ses vêtements boueux.

Le ciel lui paraissait d'ailleurs élément. Tandis qu'il cherchait un endroit pour se reposer un quart d'heure, le soleil se mettait à luire. Pierre arriva devant un petit bois sur une colline. Les arbres y étaient touffus. De la hauteur, on pouvait parfaitement distinguer la ville. De temps en temps il entendait le sifflet d'une locomotive. Un chemin de fer devait se trouver dans les environs. Le garçon se reposa quelques instants, mais il se leva bien vite, aiguillonné par le désir de rentrer. Il réfléchit. Peut-être qu'un sentier longeait le chemin de fer et conduisait à la ville. Il n'avait plus le courage de rentrer par la grand'route. Pierre se fraya une route à travers les buissons. Il arriva à une clairière, entourée de bouleaux blancs. Il s'y trouvait quelques vieilles boîtes de conserves parmi des papiers froissés. Pierre avait faim. Manifestement des gens joyeux venaient d'y terminer leur repas. Peut-être y avaient-ils laissé un morceau de fromage, de saucisson ou ne fût-ce qu'une tranche de pain. Du pied, il remua les restes du repas. Il devint triste : tout, jusqu'aux miettes, avait été mangé. Tout à coup, il fut frappé d'un grand étonnement.

(A suivre.)

Op den vuilen landweg terug te keeren, daaroo hadt hij den moed niet. Pieter werkte zich door het struikgewas. Op een open plek, omringd door witte berkeboomen, lag een hoop papier, alsook eenige oude conserve-doozen. Daar hij honger had, ging hij er op af, in de hoop nog iets te eten te vinden. Waarschijnlijk hadden hier vroolijke menschen gegeten. Misschien hadden zij een stukje kaas, of worst, of zelfs maar een stukje brood laten liggen. Pieter woelde met den voet in de papieren, in de overblijfsels van den maaltijd. Zijn gezicht werd echter treurig : niets, tot de kruimels toe waren opgegeten. Plots bleef hij roerloos van verbazing. Onder een stuk papier had hij een gouden voorwerp zien glinsteren. Hij bukte zich en raapte het op. Het was een armband, zooals dames die gewoonlijk dragen. Oho, dacht hij, dat komt van pas. De vrouw die den armband verloren heeft, zal waarschijnlijk treurig zijn en als ik niet zoo ver in de wildernis zat, zou ik hem onmiddellijk bij de politie brengen.

Maar... kon men dien armband ook niet verkoopen in de stad, en met de opbrengst naar huis reizen ? Pieter geraakte buiten zichzelf van vreugde. Nu behoefde hij niet meer op de hulp van anderen te rekenen, nu zou hij wel snel bij zijn ouders terug zijn !

Hij holde door het bosch. De spoorweg ! Waar was de spoorweg ? Eindelijk zag hij, beneden den heuvel, een spoor. Maar dat was niet het spoor van een echten trein. Geheel beneden bemerkte hij een steengroeve ; kleine wagentjes stonden op de sporen, geladen met steenen, en een lokomotief reed weg, de wagentjes meevoerend. Reed de lokomotief misschien naar de stad ? Om 't even, hij kon meerijden in ieder geval. Hij rende den heuvel af en trof eenige arbeiders aan, die juist hun middagmaal begonnen. « Kan ik op een lokomotief meerijden naar de stad ? » vroeg hij. De werklieden lachten en zonden hem naar den machinist. Deze was een goedmoedig man, die thuis zelf een wilden zoon had, en hij zei : « Kom er maar op. We vertrekken dadelijk. »

(Wordt voortgezet)



MADAME,

Désirez-vous recevoir pour
votre argent le maximum
de qualité?

Alors!

Exigez de votre épicier
les **véritables marques**:

ERA **AUX**
FRUITS D'ORIENT

BLUE BAND

LA PLUS CÉLÈBRE
DES MARGARINES

Ces deux marques sont vendues
exclusivement en quarts et demi-
kilos, dans l'**emballage ci-dessous**.

*Refusez toute contrefaçon
ou substitution!*

MEVROUW,

Wenscht U voor uw geld
de hoogste kwaliteit te
ontvangen?

Dan!

Moet gij bij uwen winkelier
de **echte merken** eischen:

ERA **UIT OOSTERSCHE**
VRUCHTEN

BLUE BAND

DE MEEST BEROEMDE
MARGARINE

Deze beide merken worden **alleen**
verkocht in kwarten en halve kilos,
in **onderstaande verpakkingen**.

*Weigert iedere namaak of ieder produkt
dat men U hiervoor in de p'aats wil geven!*

